

AFFAIRE DE STYLE



JÉRÔME REY

Jérôme Rey

Affaire de style

© Jérôme Rey, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1358-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1 : Des chapeaux et des morts

En 1908, Adélaïde Marti vivait à Castres, une ville prospère du Tarn dont l'activité textile faisait la richesse. Traversée par l'Agoût et célèbre pour ses maisons colorées suspendues au-dessus de l'eau, la cité offrait un cadre à la fois paisible et rassurant.

Autour de la place Jean-Jaurès, commerçants, industriels et notables se côtoyaient quotidiennement. C'est là qu'Adélaïde tenait sa boutique de chapellerie, Le Chat Botté, où elle confectionnait des chapeaux pour une clientèle bourgeoise tout en recueillant, souvent sans en avoir l'air, les confidences et les secrets qui circulaient dans la bonne société castraise.

Derrière l'apparente tranquillité de la ville, elle avait appris que les rivalités, les ambitions et les non-dits étaient aussi présents qu'ailleurs.

C'était un dimanche et, comme tous les dimanches, la famille Marti était réunie dans le confortable appartement du 28, rue Villegoudou, à Castres.

En ce 16 février 1908, Marie-Thérèse avait préparé un menu spécial pour l'anniversaire d'Adélaïde, qui fêtait ses trente-quatre ans. Elle paraissait aisément en avoir dix de moins.

Son frère Raymond Marti, en revanche, avait dépassé la cinquantaine et pris quelque embonpoint. Le commissaire demeurait pourtant un homme actif qui continuait à pratiquer la boxe chaque semaine. Mais la gourmandise et la cuisine généreuse de son épouse semblaient avoir eu raison de sa silhouette.

Pour l'occasion, Marie-Thérèse avait mis les petits plats dans les grands. Elle avait même sorti le service de fête que tante Adèle leur avait offert pour le mariage.

Le frère et la sœur étaient attablés dans une salle à manger de style Art déco récemment réaménagée. Marie-Thérèse avait fait venir des meubles de Jules Leleu après les avoir découverts dans un magazine appelé *La Revue à la mode et du Grand Monde*.

Ce style moderne et audacieux ne plaisait guère à Raymond, mais c'était le choix de son épouse et il ne l'aurait jamais contesté. Quant à Adélaïde, elle appréciait beaucoup les goûts de sa belle-sœur.

Le commissaire se délectait de la lecture du menu inscrit sur un porte-menu en porcelaine décoré de fleurs roses.

— Écoute-moi cela, ma sœur.

Il lut à haute voix :

Potage velouté printanier
Bouchées à la reine
Ris de veau à la maréchale
Poularde du Mans au cresson, salade et écrevisses
Glaces
Dessert
Café et liqueurs

— Je me demande bien ce que peut être le dessert, dit Adélaïde d'un air songeur. Peut-être un Paris-Brest, mon gâteau préféré.

— Nous avons déjà mangé des choux à la crème le week-end dernier, grommela Raymond.

— C'est mon anniversaire, répondit Adélaïde en secouant la tête, faisant virevolter ses boucles blondes qui diffusaient un léger parfum de rose.

— Ne vous disputez pas ! plaisanta Marie-Thérèse en entrant dans la pièce avec une soupière entre les mains. Ce n'est pas ton anniversaire, mon cher époux. Aujourd'hui, tu n'as rien à dire.

Elle posa le plat sur la table.

— Heureusement que Blandine m'a donné un coup de main pour préparer ce repas. Sinon, je ne m'en serais jamais sortie.

— Qui est Blandine ? demanda Adélaïde.

— C'est une longue histoire. C'est une jeune femme originaire de Caussade qui était maltraitée par son fiancé. Il l'a laissée pour morte dans un fossé. Les sœurs du couvent de la Miséricorde l'ont recueillie et soignée. Ensuite, elle a rejoint une association liée aux sœurs de Caussade afin d'apprendre le métier de cuisinière. J'ai eu pitié d'elle et je l'accueille quelques demi-journées par semaine pour compléter sa formation.

— L'initiative de ma très chère épouse est tout à fait louable, approuva Raymond.

— Après ce que cette pauvre fille a subi, c'est bien la moindre des choses. Son fiancé aurait dû être jugé.

— Cela n'a pas été possible. On l'a retrouvé mort deux jours plus tard dans le même fossé, sur la route entre Montauban et Caussade. La police a enquêté, mais sans résultat probant. Heureusement que Blandine était alitée chez les sœurs au moment des faits. Sans cela, elle aurait probablement été accusée de meurtre.

Raymond marqua une pause.

— D'ailleurs, j'ai reçu une lettre intéressante du commissaire Antoine Olivier, de Montauban. Il me demande conseil et envisage même de solliciter mon aide

pour résoudre une affaire particulièrement étrange.

— Voilà qui devient intéressant, déclara Adélaïde.

— Nous parlerons de cela après le repas, intervint Marie-Thérèse. Tout doit être servi chaud.

— Très bien. Je vous raconterai tout lorsque nous aurons terminé.

Le déjeuner fut excellent et se prolongea pendant près de deux heures.

Lorsque Adélaïde termina sa part de Paris-Brest, Raymond commençait déjà à somnoler, alourdi par le repas et les liqueurs.

Elle lui donna une légère tape sur le bras.

— Mon cher frère, il n'est pas question de s'endormir maintenant. Tu nous dois le récit de cette mystérieuse lettre.

Marie-Thérèse approuva d'un signe de tête.

Tous trois quittèrent la salle à manger pour se réfugier dans le bureau du commissaire.

La pièce, de dimensions modestes, donnait sur une petite cour transformée en jardin. L'endroit était calme et propice à l'écriture des mémoires que Raymond rêvait un jour d'achever.

Le commissaire ouvrit un tiroir et en sortit la lettre. Les deux femmes s'installèrent sur une banquette face à lui.

Raymond savourait leur impatience.

Il ajusta ses lunettes d'écaille et commença sa lecture.

Montauban, le 19 janvier 1908.

Mon cher confrère et ami,

Cela fait longtemps que je n'ai plus eu de vos nouvelles depuis notre dernière rencontre à Castres, il y a deux ans, lorsque vous m'aviez aidé à démanteler un réseau de royalistes menaçant la République.

Je me permets aujourd'hui de solliciter à nouveau votre aide.

Depuis plusieurs mois, Montauban est en proie à une série de suicides inexplicables. Plusieurs notables ont été retrouvés morts au pied du pont des Consuls après une chute de plus de huit mètres.

Chaque fois, les corps ont été découverts le lundi matin par des habitants qui ont aussitôt alerté la police...

Raymond interrompit sa lecture.

— C'est intrigant, observa Adélaïde.

Marie-Thérèse acquiesça.

— Continue, je t'en prie.

— Puisque ces dames l'exigent...

Il reprit :

Je vous livre les identités des victimes :

- *Éric Tourneville, notaire, 60 ans ;*
- *Michel Lassus, banquier, 30 ans ;*
- *Robert Éricourt, agent de change, 35 ans ;*
- *Dominique Dejean, avocat, 28 ans ;*
- *David Portero, rentier, 55 ans.*

Le plus étrange est que trois boîtes à chapeau vides ont été retrouvées sur le parapet du pont...

Raymond releva les yeux.

— Qu'en pensez-vous ?

— C'est une histoire singulière, répondit Adélaïde. Toutes les victimes sont des hommes et appartiennent à la même catégorie sociale. Pourquoi ces boîtes à chapeau ?

— Et seulement trois boîtes pour cinq morts, ajouta Marie-Thérèse.

— Ces hommes étaient-ils mariés ? Appartenaient-ils à une société savante ou à une organisation comme la franc-maçonnerie ?

— Je ne dispose pas de ces renseignements. Olivier précise seulement qu'il n'a trouvé aucun lien évident entre eux. Aucun n'était ruiné, endetté ou confronté à des difficultés financières.

— Pas le moindre fil conducteur ?

— Aucun.

— Alors il pourrait s'agir de meurtres déguisés en suicides. Ou bien les victimes ont été droguées.

— Olivier n'a découvert aucun lien familial ou professionnel entre elles.

— Se connaissaient-elles malgré tout ? demanda Marie-Thérèse.

— C'est probable. Dans une ville comme Montauban, les notables se croisent forcément.

— Étaient-ils tous originaires de la ville ?

— Non. Le notaire, le banquier et l'agent de change étaient de Montauban. L'avocat et le rentier venaient de Caussade.

Les deux femmes échangèrent un regard.

— Que pouvons-nous faire pour l'aider ?

— Je n'en ai aucune idée, avoua Raymond. Il semble totalement désespéré.

Un silence s'installa.

Le commissaire connaissait ce regard.

Depuis l'enfance, il l'avait vu apparaître chaque fois qu'Adélaïde flairait un

mystère.

— Tu sais quel est ton problème ? demanda-t-il.

— J’imagine que tu vas me l’expliquer.

— Tu ne supportes pas les secrets.

Elle cessa de sourire. Il avait raison. Les secrets avaient détruit des familles, condamné des innocents et protégé trop d’hommes puissants.

Dans son métier, elle avait appris une chose : les apparences étaient souvent le plus beau déguisement du mensonge.

— Justement, dit-elle avec malice, j’ai peut-être une idée.

Raymond et Marie-Thérèse se redressèrent.

— Laquelle ? demanda sa belle-sœur.

— Ouvrir une seconde boutique de chapeaux et d’accessoires pour dames à Montauban.

— Voilà une excellente idée !

— Ce qui signifie, reprit Raymond, que tu pourrais consacrer ton temps libre à aider Antoine Olivier.

— C’est exactement ce que je pensais.

— Et que deviendra ta boutique de Castres ? demanda Marie-Thérèse.

— J’espérais que tu accepterais de t’en occuper pendant quelques mois.

— Avec tout ce que j’ai déjà à faire ?

— Que veux-tu dire ?

— Je consacre plusieurs heures par semaine à aider des femmes dans le besoin, veuves ou abandonnées par leurs familles.

— Je le sais. Mais il me semble aussi t’avoir souvent entendue dire que tu aurais aimé avoir une activité à toi.

Marie-Thérèse réfléchit quelques instants.

— Tu n’as pas tort. Finalement, cela m’intéresse. Mais seulement pour quelques mois.

— C’est tout ce que je demande.

— Dans ce cas, nous sommes d’accord. Cela me changera un peu de mon quotidien.

— Parfait. Dès demain, je commencerai à te former et je te présenterai à mes clientes.

Raymond sourit.

— Puisque tout semble réglé, je vais répondre favorablement à Antoine Olivier. Toutefois, Adélaïde, je te préviens : tu aides, tu observes, tu conseilles, mais tu ne t’impliques pas davantage.

Raymond observait sa sœur avec inquiétude. Il admirait son intelligence et son courage, mais il connaissait aussi son obstination. Plus l'enquête devenait dangereuse, plus il craignait qu'elle ne refuse de s'arrêter avant qu'il ne soit trop tard.

— Bien sûr, répondit-elle avec un sourire espiègle. Je me contenterai d'espionner pour la police.

Les deux femmes éclatèrent de rire. Toutes deux semblaient satisfaites.

Adélaïde allait ouvrir une nouvelle boutique et se retrouver mêlée à une nouvelle enquête.

Marie-Thérèse, quant à elle, allait rompre avec la monotonie de son quotidien.

À Castres, certains prétendaient qu'Adélaïde Marti possédait un don. Elle s'en amusait toujours.

Elle ne prédisait pas l'avenir et ne parlait pas aux esprits, contrairement aux voyantes qui fréquentaient parfois les marchés du Tarn. Son talent était beaucoup plus simple. Elle observait.

Là où les autres voyaient une cliente élégante, Adélaïde remarquait une couture reprise maladroitement, une plume déplacée pour masquer une brûlure ou une poudre différente au bord d'un voile.

— Les chapeaux parlent davantage que ceux qui les portent, disait-elle souvent.

Marie-Thérèse riait de cette formule.

— Un jour, Adélaïde, cette manie de tout observer te causera des ennuis.

Elle ignorait encore à quel point elle avait raison.

*

Chapitre 2 : La pension Brignol

Le train ralentit dans un long grincement de freins avant de s'immobiliser sous la verrière de la gare de Montauban. Adélaïde referma son carnet et observa le quai à travers la vitre encore couverte de poussière. Des employés en uniforme couraient entre les wagons, des voyageurs se hâtaient vers la sortie tandis que des familles s'interpellaient dans le vacarme des locomotives. Une odeur mêlée de charbon, de vapeur et d'huile chaude envahissait l'air.

Elle descendit avec sa valise et sa boîte à chapeaux. Son premier pas sur le quai lui donna l'étrange impression de pénétrer dans un décor soigneusement préparé pour elle. Quelque part dans cette ville, cinq notables étaient morts en quelques mois. La justice avait conclu à cinq suicides. Cinq morts qui avaient pourtant poussé le commissaire Antoine Olivier à demander discrètement son aide.

À mesure qu'elle avançait vers la sortie, la curiosité l'emporta sur l'appréhension. Devant la gare, des fiacres attendaient les voyageurs sous un soleil déjà chaud. Quelques automobiles rutilantes stationnaient non loin, attirant les regards admiratifs des passants.

— Place Nationale, demanda-t-elle à un cocher.

L'homme acquiesça et fit claquer sa langue.

La voiture s'ébranla. Les larges allées bordées d'arbres défilaient lentement. Adélaïde découvrait une ville plus élégante qu'elle ne l'avait imaginée. Des villas récentes côtoyaient des bâtiments plus anciens. Les promeneurs avançaient à l'ombre des platanes tandis que des officiers, reconnaissables à leurs uniformes impeccables, croisaient des négociants en costume sombre.

Puis apparurent les premières façades de briques. Partout la même couleur chaude, rouge et rose à la fois, comme si la ville entière avait été façonnée dans une terre encore tiède. Sous le soleil de mars, les murs semblaient presque lumineux. Le fiacre s'engagea dans des rues plus animées.

Des marchands interpellaient les passants. Une cloche sonnait au loin. Une femme élégante sortait d'une boutique de mode suivie par une domestique chargée de paquets. Deux prêtres traversaient la chaussée en pleine conversation.

Adélaïde observait tout. Les visages. Les attitudes. Les regards. Une habitude qu'elle ne parvenait plus à perdre. Enfin, le fiacre déboucha sur la place Nationale. Elle retint son souffle, admirative.

Les arcades de briques dessinaient une perspective parfaite autour de la vaste